

# PETIT-PIERRE

## OU

### LE BON CULTIVATEUR.

#### ENFANCE DE PETIT-PIERRE.

(Suite.)

#### XIV. OU L'ON FINIT PAR S'EXPLIQUER.

— Eh bien ! voilà parler ! dit le père Martin ; je n'en demande pas davantage. Commence aujourd'hui ta besogne. Moi, je vais partir pour le Puy ; j'irai ensuite de là à la foire de Langenc, et peut-être encore à Massiac. Quand je reviendrai, que l'étable soit propre, la grange en bon ordre et les bêtes en bon état.

Petit-Pierre était, comme on le pense, parfaitement satisfait. Jeannette lui demanda ensuite des nouvelles de sa famille, de ses petits frères et aussi de ses brebis.

Il raconta naïvement toutes les peines qu'ils avaient endurées, tout le mal qu'il s'était donné ; et combien ce jour-là même il commençait à désespérer, puisque, au moment où le facteur l'avait arrêté, il portait pour vendre les brebis, malgré le rif chagrin qu'il en eût éprouvé.

Jeannette lui dit que le piéton recommencerait, dès le lendemain, à porter à Fontanes la ration de fromage et de pain qu'on lui devrait pour gage. « Mon père, ajouta-t-elle, a l'intention de vous donner, si vous faites bien votre besogne, quelque argent par-dessus le marché, ce qui vous permettra d'être encore plus utile aux braves gens de Varennes que par le passé. Mon père a dit aussi que vous pouviez faire redescendre ici vos brebis quand vous le voudrez bien. Faites dire encore cela par le piéton. »

Petit-Pierre n'eut garde d'oublier cette permission : il avait trop peur que les pauvres bêtes ne fussent souvent forcées de jeûner, si elles demeuraient à Varennes.

Celles de Jeannette avaient, du reste, également prospéré. Elles allaient faire heureusement leurs agneaux ; et quand elles furent toutes réunies, le troupeau ainsi complété méritait plus que jamais l'admiration de tous les connaisseurs.

#### XV. PETIT-PIERRE BOUVIER.

Je laisse à penser si l'ami Petit-Pierre s'acquitta avec zèle de ses importantes fonctions.

Sachant calculer, il fit à vue d'œil le compte des fourrages qui se trouvaient dans les granges, et il employa quelques demi-journées de mauvais temps à botteler son foin de manière à s'assurer qu'il ne serait point à court avant les fauchaisons.

Le bétail, bien régulièrement rationné et mieux soigné qu'il n'avait été jamais, reprit une vigueur nouvelle. Toutes les bêtes avaient bon poil, cuir souple détaché de la chair, *dépouillant bien*, comme disent les marchands, et avec cela un air de gaieté qui faisait plaisir. Les vaches, en allant à l'abreuvoir, gambadaient comme des poulains au pacage. Les grands bœufs eux-mêmes se permettaient forces lourdes espiègleries ; et les jeunes élèves, le nez au vent, la queue en l'air, bondissaient, galopèrent, pirouettaient dans la cour, mieux que de jeunes cabris.

Au bout d'un mois, les animaux du père Martin faisaient l'envie de tout le village et l'orgueil de leur maître ; et le maître avait que ce Petit-Pierre était un homme rare.

« Ma foi ! disait le bon fermier, je lui laisse à peu près tout gouverner à sa guise, et je ne m'en trouve pas plus mal. Il se fait bien quelques frais de plus pour les bestiaux depuis qu'il est

là, mais il y a aussi plus de profit. La laiterie produit en abondance. Les veaux que je vendais autrefois vingt-cinq francs, je les vends quarante. Le dernier dont Petit-Pierre a pu s'occuper depuis un mois et demi, le boucher m'en a offert hier soixante francs, et je l'ai gardé. La vache que j'achetais d'engraisser a plus gagné dans un seul mois que dans tout le reste de l'hiver ; par exemple, elle mange beaucoup. Surtout il se consomme terriblement de sel depuis quelque temps ; mais Petit-Pierre prétend que le fumier en vaudra le double, et que le fumier seul paye la dépense qu'on fait de plus : je laisse faire. »

Tout en disant cela, le père Martin parcourait avec un voisin son étable, et faisait admirer en détail la beauté, la santé, l'embonpoint de chaque animal.

« Petit-Pierre ne donnerait pas son secret ? reprit le voisin fortement intrigué, et qui eût été très-désireux de voir d'aussi belles choses chez lui. »

— Mon secret ! dit Petit-Pierre qui arrivait en ce moment ; il n'y a pas de secret, ou plutôt il y en a plusieurs, il y en a beaucoup ; et il avait déjà pris une étrille, et tout en parlant il étrillait sa vache à l'engrais. Un secret, en voilà un d'abord, ajouta-t-il en montrant l'étrille. On s'imagine qu'il n'y a que les chevaux qui aient besoin d'être pansés. Mais quand on voit les vaches user leur poil en se frottant contre les murs ou les piliers de l'étable, c'est bien preuve qu'elles ont grand besoin d'être nettoyées, brossées, débarrassées de toutes les ordures qui leur donnent des démangeaisons. Vous allez voir maintenant comme celle-ci va manger tranquillement. »

Et en effet la vache, dont le regard semblait sourire d'aise au petit bouvier, attaqua lestement son fourrage, qui était du fourrage choisi.

« Ah ! pourtant, père Martin, reprit le voisin en voyant Petit-Pierre donner la ration des autres bêtes, on ne dira pas que ce soit la qualité de votre foin qui fasse des merveilles. Comment les bêtes peuvent-elles manger du foin jauni comme celui-là ! c'est du foin mal préparé, qui a été mouillé plusieurs fois. »

— Il y en a un peu, j'en conviens, fit le père Martin, il y en a un peu qui n'est pas excellent.

— Il y en a même beaucoup, notre maître, dit à son tour Petit-Pierre. »

— C'est vrai, bien vrai, reprit Martin. L'année dernière je fus forcé de m'absenter deux jours, durant les semaines ; les belles prairies de la fontaine furent mal travaillées ; le foin reutra mouillé par la pluie : enfin c'est de la mauvaise marchandise.

— Eh bien ! dit Petit-Pierre, les vaches le mangeront tout de même, n'en laisseront pas un brin et ne s'en porteront pas plus mal ; encore un secret, voisin.

— Mais il faut nous le dire, le secret, Petit-Pierre.

— Le secret c'est le sel ; voilà tout. J'entendais, quand je suis entré, le maître se plaindre de ce qu'il se consommait bien du sel. Mais si deux kilos et demi de sel valant vingt-cinq centimes empêchent le bétail de gaspiller un quintal de foin par repas, est-ce trop cher ? pour cinq sous vous économisez trois francs : est-ce un mauvais marché ?

« Si j'avais eu à m'occuper des fourrages, l'année dernière, obligé de rentrer du foin humide et très-mal préparé, j'aurais répandu une légère couche de sel en poudre sur chaque lit de foin aménagé dans la grange. Le foin ne serait pas échauffé ; il ne serait pas moisi ; il n'aurait eu aucun mauvais goût ; il se serait pénétré de sel. Ça eût fait encore du bon foin. »

« Maintenant, je fais autre chose. Je mets trois ou quatre poignées de sel dans mon arrosoir, et j'arrose d'eau salée mon fourrage, dès la veille au soir, pour le donner le lendemain. Vous voyez qu'aussi préparé il se laisse manger. »

« Aujourd'hui que le sel est à bon marché, je ne comprends pas que les cultivateurs n'en usent pas plus qu'il ne font. »